

INTRODUCTION

Hélène Hatzfeld, directrice du GIS Ipapic

Ce livre est un livre collectif. Il est écrit à plusieurs mains, fait entendre plusieurs voix. Chacune a une place, mais pas sa place attendue. Une place décalée, hors de. Conservateurs hors les murs, chercheurs hors normes, associatifs hors du commun, archivistes hors pistes (de fonds) : tous sont au cœur de transformations à l'œuvre dans notre société. Ils en sont des expérimentateurs, des révélateurs. Ce qui les rassemble, c'est la façon dont ils interpellent les évidences, en traquent les expressions, en questionnent les démarches.

Cet ouvrage est collectif parce qu'il est l'expression de ce groupe improbable que j'ai constitué en 2008 en arrivant au ministère de la Culture, chargée de préparer des recherches sur les questions interculturelles. Groupe relativement informel qui s'est ensuite transformé en GIS Ipapic (groupement d'intérêt scientifique « Institutions patrimoniales et pratiques interculturelles »), reconnu par le CNRS. Le thème choisi pour travailler l'interculturel ? Le patrimoine, ou plus exactement les pratiques des institutions qui ont la responsabilité patrimoniale

en France : musées, centres d'archives, bibliothèques, institutions diverses dépendant de collectivités locales...

Pourquoi le patrimoine, alors qu'il aurait été si simple de se pencher sur les pratiques musicales, la danse ou le cinéma ? Le patrimoine, précisément parce qu'il était supposé être le point dur, le nœud révélateur des résistances à l'interculturalité. Parce que le patrimoine en France est historiquement une 10 prérogative de l'État, qui édicte les normes d'acquisition, de conservation, et organise le recrutement et la formation des conservateurs du patrimoine. Parce que le patrimoine est une lecture de l'histoire nationale, de ses dits et non-dits. Mais qu'est-ce qui fait patrimoine ? Qui en décide ? Comment ? Qu'est-ce qui reste invisible, illégitime ? Au nom de quoi ? Ces questions sont celles qui ont accompagné les ateliers et visites-débats du GIS. Ce sont aussi celles qui ont été posées aux équipes sélectionnées à la suite des appels à projets de recherche du ministère de la Culture, qui sont le second mode opératoire de ces recherches sur les pratiques interculturelles. Elles constituent la trame de ce livre.

Celui-ci traque le patrimoine là où il n'est pas, pas encore, ou ignoré, méprisé, celui qui ne répond pas aux canons qui le désignent habituellement : le beau, le noble, le monumental, la grande histoire.

Il révèle ce qui peut faire patrimoine si l'on prend d'autres repères. Les enquêtes menées par Alain Battegay, Samia Chabani, Marie-Thérèse Têtu sur Arenc, le centre de rétention des Algériens à Marseille, aujourd'hui détruit, l'ancienne prison de Montluc devenue Mémorial national à Lyon, l'histoire du musée Éphémère Poirier créé par les habitants d'un quartier de Joué-lès-Tours avant sa démolition, racontée par Hélène Bertheleu, interpellent sur les raisons pour lesquelles des pans entiers d'histoire – celle des Algériens condamnés à mort pour leur engagement dans la guerre d'indépendance, celle des quartiers populaires – restent hors champ patrimonial. Ces récits et ces témoignages mettent en évidence ce qui fait patrimoine : les vécus humains, les valeurs qu'ils portent, les relations qu'ils mettent à l'épreuve, tels les savoirs, l'entraide et les luttes des ouvriers disparus de Villeurbanne (Xavier de la Selle) ou de Roubaix (Mathilde Wybo).

Ces revendications patrimoniales sont significatives des formes émergentes de patrimonialisation. Elles déplacent ce qui fait patrimoine, des choses vers les hommes, vers les usages qu'ils font de l'histoire, de la mémoire et du territoire, dont la modeste poupée Aurore reçue par la conservatrice du Museon Arlaten, Dominique Séréna-Allier, est un emblème magnifique. 11

Elles font partie intégrante des transformations qui cheminent en profondeur dans la société. Si le patrimoine a aujourd'hui pris tant d'envergure, si « tout peut faire patrimoine », c'est qu'il est une expression de l'aspiration à une égale dignité des humains ainsi que des lieux ou objets qui les représentent. Les revendications patrimoniales sont d'autant plus significatives qu'elles mettent sur la place publique un tort qui dépasse chaque individu ou chaque lieu : la stigmatisation d'un quartier, la destruction d'un passé, l'effacement d'un combat, la négation d'une répression. Elles posent la question de ce qui compte, de ce qui a le droit d'être dans les vitrines des musées, d'être archivé, conservé, ou oublié, détruit, considéré comme « sans importance »... ou pas !

Plus encore, les revendications patrimoniales, dont ce livre se fait l'écho dans leur diversité de porteurs et d'expressions, témoignent de la volonté de reconnaissance de personnes et de populations, de leur légitimité, en tant que personnes ordinaires, à décider de ce qui fait patrimoine. Le récit donné par Leïla Yahiaoui-Tadros du combat qu'elle a mené pour briser les stéréotypes auxquels ses origines l'assignaient exprime une quête à la fois d'égalité personnelle et de reconnaissance patrimoniale de son ancien habitat : la possible reconnaissance

par le musée d'Histoire de Marseille de la valeur symbolique de la maquette représentant ce quartier avant destruction fait le lien.

L'originalité de cet ouvrage est de montrer comment ces histoires effacées et ces mémoires enfouies peuvent faire sens et contribuer à une transformation des façons de faire patrimoine. Jouant avec les rites des collectes de sang, le Centre d'histoire de Montréal, emmené par Jean-François Leclerc, installe dans des quartiers des « cliniques de mémoire », et, des témoignages et archives recueillis, offre des expositions qui dévoilent les faces obscures de la ville. Ailleurs, ce sont des associations, comme le Centre de documentation sur les migrations humaines de Dudelage, qui cristallisent les mémoires éparses, leur ouvrent des espaces de visibilité, de transmission et d'interaction, comme le montrent Antoinette Reuter et Dario Cieol. De nouveaux acteurs apparaissent ainsi, avec leurs qualités propres, comme les collectionneurs amateurs qui retrouvent les traces de combattants à travers leurs objets quotidiens, étudiés par Michèle Gellereau.

Ce livre montre les convergences, détours, bifurcations, dynamiques, mais aussi les impasses par lesquelles une histoire familiale, le hasard d'une maison située au pied d'une frontière, évoquée par Christiane Garnero Morena, prennent sens dans le

grand récit transnational des migrations et des hospitalités. Dans ces processus se révèle la force des compétences multiples et associées, des décalages dans les points de vue et les pratiques, des légitimités croisées. C'est l'interaction déstabilisante entre associations, chercheurs et institutions, l'acceptation par les uns et les autres d'une déprise, qui permettent que de nouvelles formes de recherche s'expérimentent. Ainsi la recherche, racontée par Ambre Fiori et Gaëlle Lesaffre, qu'un musée a initiée sur l'histoire des Indochinois mobilisés pour venir travailler dans le Vaucluse au début de la Seconde Guerre mondiale, conduit à créer de nouvelles compétences et de nouveaux réseaux. En contrepoint, l'analyse, par Gaëlle Crenn, Lee Davidson, Natacha Gagné et Mélanie Roustan, de la scénographie de l'exposition « Māori debout » dans trois musées, en Nouvelle-Zélande, au Québec et en France, met en relief les limites du dialogue des cultures à la française.

Cet ouvrage bouscule les idées reçues sur l'interculturel. Mis à l'épreuve, il s'annonce à la fois trop chargé de sens différents, souvent enfermé dans les questions d'immigration, et fort s'il inspire des pratiques de questionnement et de décalage. En ce sens, ce livre veut également être un manifeste interculturel par les mises en perspective qu'il

propose : celles d'un dialogue entre le regard de photographe et le propos de Sylvie Grange, entre les photos et les commentaires inattendus de Jean-Barthélemi Debost, entre les récits, témoignages ou échos de recherches et les interpellations de Joëlle Le Marec et Sabine de Ville. Il est alors possible d'imaginer que ces regards et écrits décalés dessinent les contours du monde que nous choisissons de transmettre pour l'habiter autrement. ■